4e ANNÉE, N° 145. — MERCREDI, 14 FÉVRIER 1849.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, A Galata.

Dans les Villes du Littoral, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez M. G. Muir, libraire.

A Paris, chez M. Chateauneuf aîné, rue Richer, N. 6.

A Marseille, chez Me veuve Camoin et Cie.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople....... un an, 8 colonat
" 6 mois, 4 "
Provinces et Étranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne.............. 5 piastres du G.-S.

Le Journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 14 Février.

Vendredi dernier, après la prière de midi, S. M. le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu au théâtre de M. Naoum où tout avait été disposé pour Le recevoir. S. A. Ahmet-Fethi pacha, grand-maître de l'artillerie, s'était porté au-devant de S. M. pour l'introduire dans la loge qui lui était destinée et où Elle a pris place dès son arrivée. La salle était magnifiquement éclairée par le lustre et par plus de deux-cents candélabres placés de distance en distance le long des loges; tous les musiciens étaient à leur poste, prêts à exécuter un hymne turc d'un effet fort original, dont la composition musicale est due à M. Mariani et qui a été chanté par toute la troupe d'une façon très remarquable. S. M. s'en est montrée fort satisfaite et a ordonné qu'on commençât, immédiatement après, la représentation de la *Linda* qu'Elle a écoutée, sans interruption, jusqu'à la fin, en témoignant à plusieurs reprises tout le plaisir qu'Elle en ressentait. Après avoir admiré les toiles des deux derniers actes d'*Ernani*, que l'on avait successivement disposées sur la scène, S. M. a demandé la reprise de l'hymne et a fait ensuite appeler dans la loge impériale MM. Naoum, Donizetti, député du théâtre et Smith, architecte, à chacun desquels Elle a daigné faire remettre, en Sa présence, comme gages de Sa haute satisfaction, une magnifique tabatière de la valeur de vingt-mille piastres. Pareil présent a été fait à M. A. Alléon, également député du théâtre, que S. M. avait admis à l'honneur de rester auprès d'Elle pendant toute la représentation. Avant de s'éloigner, S. M. a de nouveau témoigné tout le plaisir qu'Elle avait éprouvé, et a fait remettre à la direction 50 mille piastres pour être distribuées à toute la troupe. — Le lendemain samedi, MM. A. Alléon et Naoum se sont rendus au palais impérial pour déposer l'hommage de leur respect et de leur reconnaissance aux pieds du Sultan qui a daigné leur faire un bienveillant accueil et leur a renouvelé l'expression de Son contentement. — Il n'est pas besoin de faire sentir tout ce que la visite de S. M. au théâtre de Péra, renferme de significatif, au point de vue de la réforme, et promet de protection pour les arts et particulièrement pour l'art musical dont les soins éclairés et le zèle de M. Donizetti ont, dans l'espace de vingt ans, hâté si fort les progrès en Turquie. — Nous sommes portés à croire que M. Mariani fera la dédicace de son hymne à S. M. I. qui, comme nous l'avons dit, l'a goûté au point d'en demander une seconde fois l'exécution.

Les nouvelles les plus récentes que nous avons reçues de Belgrade (Servie), sont du 2 février; en voici la substance:

— « Le Banat est complètement occupé par les troupes autrichiennes; mais le général Behm, qui commande un corps considérable de Hongrois, est maître de toute la province d'Erdel. On dit qu'il s'est emparé des villes de Cronstadt et de Hermanstadt. Il lui arrive de secours de tous côtés. Ce résultat serait dû à la sévère discipline de son armée, qui atteint déjà le chiffre du 45 mille hommes. On assure même que les Transylvains qui, à son approche, s'étaient enfuis dans les principautés de la Turquie, rentrent dans leurs foyers.

« Dans la crainte que les habitans de la Gallicie n'allassent se placer sous le drapeau du général Behm, cette province a été mise en état de siége. »

Nous avons également reçu par la poste russe arrivée avant-hier, des nouvelles de Bucharest; elles portent:

« Les troupes russes sont entrées en Transylvanie au nombre de dix mille hommes, sur l'ordre réitéré du cabinet de St-Pétersbourg. On assure que le commissaire de la Porte, Fuad éfendi, informé des instructions envoyées à ce sujet au général Duhamel par son gouvernement, avait protesté d'avance contre cette éventualité, dont la réalisation devait porter atteinte à la neutralité de la Turquie.

« Par suite des succès du général Behm en Transylvanie, une certaine agitation régnait sur sur quelques points de la Valachie. Les troupes ottomanes se concentraient dans cette principauté.

« On annonce que la Diète de Kremsier est dissoute, et que la garde nationale d'Agram venait d'être licenciée et désarmée. Ces mesures, si elles ont été décrétées, ne donneront-elles pas lieu à de nouvelles complications pour le gouvernement autrichien? Dans ce cas, la question d'une administration distincte pour la Croatie, question renvoyée à l'examen du cabinet de Vienne, courrait risque de ne pas recevoir la solution attendue par les Slaves. »

Notre correspondance ordinaire de Valachie nous a fait défaut. Nous n'avons reçu, par le dernier courrier, que le *Nouvelliste* de Bucharest, d'où nous extrayons les articles suivans:

« NOUVELLES OFFICIELLES.

« Dans le but philanthropique de secourir les malheureux fugitifs que les évenements déplorables de la Transylvanie et du Banat forcent journellement à chercher, en grand nombre, un refuge en Valachie, et auxquels l'humanité fait un devoir d'accorder une généreuse hospitalité, S. Exc. Fuad efendi vient d'ouvrir, au nom de S. M. I. le Sultan, par un don de mille ducats, la liste de souscriptions dont le montant est destiné à adoucir la position de ces malheureux. Nous espérons que toutes les classes des habitans de cette capitale s'empresseront de suivre son exemple par des offrandes spontanées, et par la suite, nous ne manquerons pas de publier les listes des souscriptions. »

— « S. Exc. Fuad efendi, commissaire impérial dans les principautés Danubiennes, ayant été chargé, en vertu d'un ordre impérial, d'acquitter une dette de mille ducats que Raïf éfendi, chargé par S. Exc. Suleyman pacha d'accompagner jusqu'à Constantinople la députation qui y avait été envoyée lors des événemens passés, avait contractée envers un des membres de la députation sus-énoncée, et pour laquelle il lui avait délivré un billet, a déposé la dite somme de mille ducats dans la caisse de la Vestiarie, pour y rester jusqu'à ce que, d'après les publications qui ont été déjà faites à ce sujet, la personne qui a avancé cette somme se fasse connaître, en présentant le billet de Raïf éfendi. En conséquence l'avis qui précède est à cet effet porté à la connaissance du public. »

Bucharest. — « Le 9 du courant, à 1 heure après midi, S. Exc. le caïmacam a donné un déjeuner magnifique dans son palais sis en face du jardin public. Toutes les notabilités des deux armées, messieurs les ministres et les principaux fonctionnaires y ont pris part et ont été enchantés non seulement de l'élégance et du luxe du service, mais surtout de la délicatesse et des manières prévenantes de S. Exc. qui a mis tous ses efforts pour contenter chacun, et a complètement atteint son but. »

« PUBLICATION

« *Du département de l'intérieur.*

« Par l'office de l'honorable Caïmacamie sous N°. 8 il a été porté à la connaissance du département de l'intérieur qu'à la suite du rapport que S. Exc. le général en chef Lüders a soumis à S. M. l'Empereur de toutes les Russies sur le mode d'approvisionnement des troupes impériales dans la principauté à partir du 1 novembre dernier jusqu'au 1 mars prochain, ainsi que sur l'indemnisation des habitans qui ont fourni aux troupes des produits jusqu'au 1 novembre, et qui seront remboursés après qu'une commission spéciale aura examiné les preuves constatant la livraison de ces produits., S. M. I. ayant daigné témoigner de nouveau sa sollicitude paternelle et son amour pour les habitans de cette principauté, a bien voulu approuver la proposition de S. Exc. et des mesures viennent d'être prises pour la mise à exécution de cette haute disposition.

« A cet effet on s'empresse de porter à la connaissance du public l'attention munificente que S. M. I. a toujours eue et continue à avoir pour les habitans de cette principauté.

« (Signé) pour le chef du département,
« D. Joannidis.

« Bucharest, le 4 janvier 1849. Nr. 118 »

Bucharest. — « Le 14 du courant, S. Exc. Omer pacha général en chef de l'armée impériale ottomane est rentré dans la capitale à 9 heures du matin, de retour de la tournée qu'il avait faite dans la principauté. »

Les nouvelles de Vienne vont jusqu'au 30 janvier:

La *Gazette de Vienne* renferme le 18e bulletin de l'armée de Hongrie. Il annonce, entre autres faits, la prise de Schemnitz par la brigade Csorich, et la victoire remportée à Werschetz par le général Todorovich. Le lieutenant-général comte Nugent, après avoir laissé une garnison à Kaposvar, se dirigeait sur Fünfkirchew. Le lieutenant-feld-maréchal Dahlen organisait, sur la rive droite de la Drave, un corps d'armée, avec lequel il devait se mettre en marche pour Esseg.

L'Assemblée nationale allemande a terminé, dans la séance du 19 janvier, la discussion sur le paragraphe de la constitution relatif au chef de l'Empire.

La majorité de la commission avait proposé un chef choisi parmi les princes actuellement régnans de l'Allemagne. Divers amendemens ont été proposés. Celui de la minorité de la commission, d'après lequel il y aurait un chef de l'Empire, et déclarant que tout Allemand serait éligible, a été écarté par 339 voix contre 122. Un autre amendement présenté par M. Rotenhan (de Bavière), qui voulait un Directoire de l'Empire composé de l'empereur d'Autriche et des rois de Prusse, de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe et de Hanovre, et présidé alternativement par l'un de ces souverains, a été rejeté par 361 voix contre 97. Il en est de même de quelques autres amendemens ou sous-amendemens.

L'Assemblée a adopté par 258 voix contre 211 la rédaction de la majorité de la commission. Le résultat du vote a été accueilli par les bravos de la majorité, mais les tribunes n'ont pu s'empêcher de témoigner leur bruyante désapprobation, ce qui s'explique par la présence habituelle et prépondérante des démocrates, auxquels, dans cette circonstance, se sont joints les partisans de l'Autriche. On a remarqué qu'un grand nombre de députés qui passent pour ultramontains ont voté contre. M. de Radowitz a voté avec la majorité, et M. de Schmerling avec la minorité. Les députés de Hanovre ont voté avec la majorité, excepté M. Bothmer, plénipotentiaire du roi de Hanovre, ainsi que deux autres députés. Un certain nombre de députés se sont abstenus.

Dans la séance du 23 on en vint au vote sur l'hérédité de cette dignité, que l'Assemblée rejeta par 263 voix contre 211.

Les élections ont commencé en Prusse, et celles qu'on connaissait ont eu lieu, en grande partie, dans un sens très-démocratique.

Lundi dernier, il y a eu grand conseil au Séraskiérat. Tous les ministres y assistaient, sous la présidence de S. A. le Grand-Vézir.

NOUVELLES DIVERSES.

La commission nommée par la Porte, pour statuer sur le montant des arriérés dus au directeur de l'éclairage de Péra, composée, ainsi que nous l'avons déjà dit, de MM Antoine Alléon, Périclès Franchini, Nicolaki Hadji Foti, Yani Paléologue, et présidée par Nechet bey, directeur du bureau des passeports, tiendra sa première séance à Péra, dans le courant de la semaine prochaine.

— On nous écrit d'Angora, le 7 février:

« Lundi, 5 février, est parti d'ici Vedjibi pacha, nommé en dernier lieu gouverneur-général de Bosouk, Caïssarieh et Angora; il se rend à Yosgat, emmenant avec lui 3 escadrons de cavalerie de la garde. Vedjibi pacha a pour mission de faire restituer par les Rischwan (kurdes), les innombrables objets provenant des vols que cette tribu a commis au préjudice des trois sandjaks que je viens de citer. »

— Le directeur de la douane de Smyrne, Abdul-Kadir pacha, vient d'être confirmé dans ses fonctions par le gouvernement de S. M. I.

— M. Endasian, traducteur et membre du conseil de santé depuis l'établissement des quarantaines, a été admis, ces jours derniers, à l'honneur de déposer ses hommages aux pieds de S. M., pour la distinction impériale dont il a été naguère l'objet. On se rappelle que M. Endasian a été décoré du Nichan-Iftibar.

— Des lettres reçues de Londres en date du 3 janvier, annoncent que le bateau à vapeur le *Médari-Tidjaret*, de la force de 200 chevaux, que le gouvernement ottoman a fait construire sur les chantiers de cette capitale, était à la veille de se mettre en route pour Constantinople. Le *Médari-Tidjaret* est attendu d'un moment à l'autre.

— Depuis bien long-temps, la mauvaise saison n'avait été, à Constantinople, aussi continue et aussi rigoureuse que cette année. Le froid a été intense à ce point que, samedi dernier, la partie de la Corne d'Or qui donne sur l'Arsenal, et plus avant du côté des Eaux-Douces, sur la fabrique impériale de Fez-Hané et la caserne de Coumbar-Hané, ne formait plus, pour ainsi dire, qu'une plaine de glace; ce qui n'a pas peu gêné la circulation des *kaïks*. Heureusement que ce jour-là, par exception, le soleil fit acte d'apparition et vint efficacement en aide aux bateliers qui desservent les échelles des deux rives de cette partie du Port. Ce n'est pas sans éprouver une certaine émotion que les *muchteri*, à peine détachés de l'échelle, voyaient les rames de leurs *kaïkchis* arrêtées à la surface de la glace, cesser de fonctionner, faute de prise, et les rameurs se dresser sur leurs banquettes pour la casser à grands coups de crochets. Les secours de l'Arsenal n'ont pas du reste fait défaut à la navigation; on remarquait en effet sur quelque points des soldats de la marine impériale embarqués sur des canots, occupés à frayer des voies aux bateaux.

— Dans notre dernier numéro, nous disions qu'au moment où le bateau du Lloyd autrichien l'*Europa* venait de quitter le mouillage de Smyrne, pour se rendre à Constantinople, un navire marchand avait pris feu, et nous ajoutions que l'on craignait qu'il ne fût dévoré par les flammes. Cette crainte ne s'est que trop réalisée. L'*Impartial* de Smyrne du 9 février publie les détails suivans sur ce sinistre:

« Samedi soir, vers les neuf heures, des détonations d'armes à feu mirent en mouvement une grande partie de la population. Chacun accourut pour voir ce dont il s'agissait et redoutant un incendie, surtout avec le vent du nord qui soufflait depuis le matin avec quelque force. Le feu avait effectivement éclaté, mais non pas à terre: il était dans le port, sur le brick napolitain *Assunta*, capitaine M. de Majo. En peu d'instans, la cale du navire devint comme un vaste brasier, et le danger ne pouvant plus toucher personne autre que ceux qui étaient intéressés dans le bâtiment, les craintes disparurent et l'on se rendit en foule sur le rivage pour assister au spectacle de l'incendie. Ce spectacle était terrible autant que magnifique, le feu sortait en gerbes immenses du sein du navire et répandait sur toute la rade sa sinistre clarté. Malgré les nombreux secours accourus de toutes parts, et notamment de la troupe de ligne et du brick de guerre français le *Volage*, qui y envoya ses embarcations, le feu tint bon; aucune voie d'eau ne put être pratiquée dans les flancs de l'infortuné navire, qui périt entièrement, abandonné bientôt de tout le monde.

« C'est pendant l'absence du capitaine et tandis qu'une partie de l'équipage s'était rendue à terre pour le chercher, que ce malheur est arrivé par l'imprudence d'un matelot. L'*Assunta* était de la portée de 300 tonneaux et se trouvait à la veille de son départ pour Alexandrie. La nature de son chargement, qui consistait en grande partie en filasse de lin, a contribué à propager le feu. De tout ce chargement qui n'était pas assuré, on ne pourra sauver que 800 quintaux de fer, et encore faudra-t-il beaucoup de dépenses et de peines pour les tirer du fond de la mer. »

— Le paquebot français attendu le 12 de ce mois, n'a pas encore paru.

— Le paquebot du Lloyd autrichien de Trieste, attendu vendredi, 9 de ce mois, est en retard de 4 jours.

— Hier, mardi, il n'y a pas eu de départ pour Smyrne, par suite du retard du bateau de Trieste.

— D'après ce qu'on apprend, dit le journal anglais le *Globe*, le célèbre ingénieur Stephenson s'est rendu, par ordre du gouvernement, en Egypte, pour étudier la possibilité d'établir un chemin de fer à travers l'isthme de Suez. Il fera un rapport détaillé sur le résultat de cette étude.

— Le bateau à vapeur russe d'Odessa est arrivé au moment où nous mettions sous presse.

FEUILLETON.

LE PORTEFEUILLE D'UN ÉMIGRÉ.

LA QUAKERESSE.

I.

J'étais depuis quinze jours en Amérique. Le marquis de Rochambeau, à qui j'avais été recommandé par mon oncle, le vieux commandeur de Lussan, m'avait fait le plus cordial accueil, et le jour même de mon arrivée, j'avais été admis en qualité de cornette dans le régiment de dragons du chevalier de Brévannes.

Donc j'étais cornette et dragon. Mon régiment tenait la campagne dans l'Etat de Rhode-Island, une pauvre province, en vérité, où il nous arrivait souvent de chevaucher pendant toute une semaine sans apercevoir le visage d'un honnête homme, ou la fumée d'une cuisine. Un jour, après une de ces fastidieuses étapes, je rôdais sans but aux environs du cantonnement, en compagnie du chevalier de Vernon, un de mes bons amis que j'avais retrouvé en Amérique. Fatigués de la route, affamés comme on l'est à vingt ans après douze heures de jeûne et de grand air, nous n'avions en perspective que la maigre pitance du bivouac, lorsque nous découvrîmes une maisonnette de gentille apparence, entièrement enfouie sous un bouquet de platanes. Par un étrange effet d'optique, cette maison, que nous apercevions sans doute par les yeux de l'estomac, nous apparut sous la forme d'un pâté de Strasbourg escorté d'une demi-douzaine de flacons. Un souper dans l'Etat de Rhode-Island! c'était, pardieu! une bonne aubaine pour des garçons de grand appétit, menacés de bivouaquer le ventre vide sur l'herbe du bon Dieu.

Je poussai la porte et nous entrâmes.

Quelques chaises de bambou et une table de chêne sur laquelle était posée une Bible, tel était le mobilier de la pièce que nous venions d'envahir. Nous pénétrâmes successivement dans plusieurs autres, et nous remarquâmes partout la même simplicité, la même absence de luxe et de confortable. Une propreté éclatante était le seul ornement de cette modeste demeure. Nous la visitâmes ainsi de la cave au grenier sans rencontrer une figure humaine, et nous supposâmes que les habitans, effrayés à l'approche de notre corps d'armée, avaient prudemment cherché un asile dans les bois du voisinage. Notre souper devenait donc fort problématique; et je me disposais philosophiquement à serrer de quelques crans la boucle de mon ceinturon, lorsque Vernon poussa un cri de triomphe. Il venait de découvrir au fond d'une armoire les débris encore respectables d'une bosse de bison, et quelques bouteilles dont la taille effilée trahissait l'origine gasconne.

Jamais souper de favorite n'avait sollicité notre sensualité avec autant d'éloquence que ce frugal repas. Deux louis déposés sur la tablette de la cheminée eurent bientôt rangé nos scrupules du côté de notre appétit, et nous nous mîmes joyeusement à table. Comme Vernon faisait sauter le bouchon de la troisième bouteille, la porte s'ouvrit brusquement, et une jeune fille parut sur le seuil. C'était une ravissante créature: quinze ans à peine, des cheveux bleus; un teint blanc et mat comme l'albâtre, une taille souple et mince comme un corsage d'abeille; avec cela un sourire d'enfant et des airs de duchesse, de la majesté et de la grâce, de la timidité et de l'assurance; que vous dirai-je? C'était bien le plus séduisant et le plus bizarre assemblage de tous les contrastes. En dédoublant cette singulière jeune fille, on eût créé deux femmes ravissantes et capables de tourner la tête au plus renfrogné de nos philosophes. Quant à son costume, il était beaucoup moins compliqué que sa personne: un voile blanc, une guimpe blanche, une ceinture bleue... et pas de poudre. — Une toilette de carmélite. — Elle s'était arrêtée sur le seuil, et nous regardait avec surprise. Son attitude d'ailleurs ne trahissait aucun embarras, et elle soutenait avec un merveilleux aplomb l'impertinent examen que nos yeux lui faisaient subir. — Je vous ai déjà dit que nous en étions à notre troisième bouteille. — Entre deux officiers du roi et une jeune fille en guimpe blanche, une situation de ce genre ne pouvait se prolonger sans tourner au ridicule, Vernon se leva donc de table, fit quelques pas vers la belle inconnue, et la saluant avec une courtoisie parfaite:

— A joli manoir jolie châtelaine, dit-il; vous êtes, sans doute, Mademoiselle, la fée de ce logis?

— Je me nomme Polly, répondit simplement la jeune fille, et cette maison est à mon père, le docteur Harrisson.

— Et toi, frère, qui es-tu? demanda-t-elle à Vernon, en examinant curieusement les broderies de son uniforme.

Cette question formulée de la sorte me parut passablement singulière; je regardai Vernon; ses traits n'exprimaient aucun étonnement.

— Nous sommes gentilshommes tous les deux, répondit-il en me désignant du geste, et nous avons l'honneur de servir sa majesté le roi de France.

— J'entends, reprit Polly avec une petite moue dédaigneuse, vous êtes soldats. — Un vilain métier, mes amis.

— Comptez donc après cela sur le prestige de l'uniforme! s'écria Vernon en se tournant vers moi avec un éclat de rire.

— Oserai-je vous demander, ma belle enfant, dis-je à mon tour, le motif de votre aversion pour les gens de guerre?

— Je n'aime pas les soldats, reprit Polly, parce qu'ils emploient leur force, leur intelligence et leur courage à faire le mal; parce que leur métier les rend durs, cruels, insensibles.

— Insensibles, nous! s'écria Vernon en copiant une pose de Vestris père dans le ballet de Zénobie; insensibles aux charmes de deux beaux yeux, d'une taille de déesse!...

— Mon Dieu, qu'il est ennuyeux! reprit Polly avec impatience.

Evidemment il n'y avait rien à gagner à le prendre avec miss Polly sur le ton du badinage. Comme je tenais néanmoins à connaître le secret d'une bizarrerie aussi étrange chez une fille de cet âge, je me gonflai les joues et j'affectai une emphase qui eût fait honneur au marquis de Mirabeau, l'ami des hommes.

— Vous avez raison, Mademoiselle, lui dis-je; la guerre est souvent cruelle et impie: mais souvent aussi elle est une nécessité et un devoir. Nierez-vous la sainteté de la cause qui a mis les armes aux mains de vos compatriotes? Et sommes-nous donc si coupables, nous qui sommes venus offrir nos cœurs et nos bras à des opprimés qui sont nos frères?

— En vérité? reprit Polly en joignant les mains dans un geste d'admiration parfaitement jouée, c'est pour nous délivrer de l'esclavage que tu es venu de si loin? quel cœur que le tien, ami! — Réponds-moi, pourtant. Si, au lieu de te parler de guerre et de combat, on t'avait dit: — Tes frères d'Amérique n'ont pas de pain, leurs bras se fatiguent à remuer une terre ingrate; prends la bêche du pionnier et aide-les à féconder leurs solitudes; ils manquent de toits pour les abriter eux et leurs enfants; prends la hache du bûcheron et aide-les à abattre leurs forêts; si on t'avait parlé ainsi, aurais-tu quitté avec tant d'empressement ta patrie, ta famille? — Non, n'est-ce pas? — J'ai donc raison; ce qui t'amène ici, ce n'est pas l'amour de tes frères, c'est l'amour du sang.

Cette argumentation me paraissait conforme à toutes les règles de la logique, et je ne revenais pas de ma surprise de trouver un prédicant retors dans une jeune fille à demi-sauvage. J'implorai d'un regard le secours de Vernon; le traître riait sous cape et paraissait triomphant de ma défaite. Il eût honte pourtant de m'abandonner au milieu du danger; mais, selon son habitude, il changea le combat en escarmouche.

— Votre petit *speech*, ma mignonne, dit-il avec son persiflage habituel, ferait un fort bel article pour l'*Encyclopédie*; il est certain aussi que Sénoé et moi nous aurions très bonne grâce à manier la bêche du pionnier et la cognée du bûcheron; mais nous n'avons pas l'honneur d'être nés *Yankees*; nous appartenons à un vieux monde tout imbu encore d'erreurs absurdes et de préjugés grotesques. Que dirait-on de nous, bon Dieu! dans les salons de Versailles, à l'OEil de Bœuf et chez ces dames de l'Opéra?

— Ces dames-là sont donc bien sévères? dit Polly.

Vernon se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire. Quant à moi, je ne pouvais assez admirer une si ravissante ignorance unie à un bon sens si profond. Je me hâtai de prendre la parole pour empêcher mon écervelé de dire encore quelque sottise.

— Vous avez raison, miss Polly, lui dis-je avec un sérieux qui n'avait cette fois rien d'ironique. Nous sommes des fous de vous parler de choses que je vous félicite de ne pas comprendre; nous avons eu un tort moins pardonnable encore, celui de nous être installés chez vous sans votre agrément.

— La porte de cette maison est toujours ouverte, répondit Polly. Tant qu'il vous plaira d'y rester, mes frères, regardez-la comme la vôtre. Permettez-moi seulement de prévenir mon père; il est chez une pauvre malade à quelques pas d'ici.

En disant ces mots et sans attendre notre réponse, Polly disparut avec la légèreté d'une gazelle.

II.

— La délicieuse créature! m'écriai-je dès que la porte fut refermée.

— Un gentil minois, en effet, dit nonchalamment Vernon en reprenant avec la dernière bouteille le dialogue que l'arrivée de Polly l'avait forcé d'interrompre: le feu roi lui eût certainement donné un emploi au Parc-aux-Cerf. Quel dommage qu'elle soit si sauvagement attifée. La nature, mon ami! Il n'est rien de beau que la nature! La poudre et les paniers, je ne connais que cela!